Ferdinand Buisson et l'innovation pédagogique :
l'exemple de l'Orphelinat Prévost de Cempuis

Christiane Demeulenaere-Douyère

Paul Robin est connu pour avoir été le premier, en France, à réaliser “ en grandeur nature ” une authentique expérience d'éducation intégrale, à l'Orphelinat Prévost de Cempuis (Oise), et cela sur une assez longue durée (1880-1894). Cette expérience n'a pu avoir lieu que grâce à la volonté de Ferdinand Buisson, et à son appui fervent et courageux, même dans la tourmente finale. D'ailleurs, on le retrouve à toutes les étapes de l'histoire de l'Orphelinat Prévost.

Buisson et Joseph-Gabriel Prévost

C'est à l'occasion des malheurs de la guerre, en 1870-1871, que Ferdinand Buisson rencontre Joseph-Gabriel Prévost. Celui-ci est un curieux personnage, qui a été tour à tour marchand de nouveautés (et créateur de magasins à succursales multiples), saint-simonien et adepte du spiritisme ; cet homme, quasi illettré, né à la fin du XVIIIe siècle dans le monde rural, est aussi un grand cœur qui a créé et entretient à ses frais, dans son village natal de Cempuis, un hospice laïque qui reçoit d'abord des vieillards et des orphelins, puis exclusivement des enfants orphelins[1].Ferdinand Buisson travaille alors pour le Comité de secours et de patronage pour les orphelins de Paris, organisation philanthropique d'inspiration protestante ; en juillet 1871, il signe avec Prévost un accord pour lui confier en pension des enfants choisis par le comité. Il est aussi convenu que lui-même serait employé à Cempuis comme sous-directeur, point qui ne se réalisera pas. Mais Buisson va rester en contact très étroit avec Prévost. C'est lui qui organise l'enseignement à Cempuis, et il fait participer l'établissement à l'Exposition universelle de Vienne (Autriche) en 1873[2] ; l'orphelinat, qui est le seul orphelinat laïque français inscrit au tableau d'honneur, y recueille un diplôme de mérite.

Le grand souci de Prévost est d'assurer la pérennité de son orphelinat, contre les prétentions de ses neveux et cousins. Et Ferdinand Buisson n'est sans doute pas étranger à la solution qu'il choisit. Prévost le désigne en effet comme son exécuteur testamentaire, pour mettre en œuvre, à son décès, en 1875, ses dernières volontés : il a légué la totalité de ses biens au département de la Seine, à charge de les employer à l'entretien et au développement de l'Orphelinat de Cempuis, qui devra en outre rester un établissement laïque. Ferdinand Buisson est administrateur provisoire de l'orphelinat et sa mère, dont la famille est originaire des environs de Cempuis, le fait fonctionner pendant la durée du procès qu'intentent les héritiers naturels de Prévost au département de la Seine.

Buisson et Paul Robin

[1] Christiane Demeulenaere-Douyère, "Un patriarche de la bienfaisance" : Joseph Gabriel Prévost (1793-1875)", dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 112ème année 1986, Paris (1987), p. 229-274.
[2] L'Orphelinat y expose des plans, de photographies, l'emploi du temps des élèves…

Quand le département prend possession de l'orphelinat, en 1880, c'est encore Ferdinand Buisson qui lui trouve un directeur conforme aux vœux des conseillers généraux de la Seine, qui souhaitent confier la direction du nouvel établissement à " un homme intelligent et dévoué, ayant des connaissances étendues, versé dans l'étude des méthodes pédagogiques, capable en tous points de faire sérieusement l'expérience " qu'ils attendent.

Ce candidat idéal, Buisson le trouve en la personne d'un ancien professeur de physique, qui a été un des nombreux collaborateurs du *Dictionnaire de pédagogie*, Paul Robin[3]. Robin est entré dans cette aventure à la demande de James Guillaume, le collaborateur de Buisson, qu'il a connu à Lausanne, du temps de la Première internationale. Il a écrit quelques articles scientifiques, et surtout un article très intéressant sur le familistère de Guise, dont il fait l'éloge du système éducatif, et notamment de la coéducation ; c'est sans doute cet article qui a attiré sur lui l'attention – et l'estime - de Ferdinand Buisson.

Paul Robin est un pédagogue novateur. Dès septembre 1869[4], il a posé les principes de " l'éducation intégrale " dans une série d'articles parus dans la revue de *Philosophie positive*, qui reprennent en fait des rapports qu'il avait déjà rédigés pour des congrès de l'AIT dont il a été un militant actif de 1865 à 1871, avant de se rapprocher des libertaires de Bakounine.

Robin part d'un constat simple : la société est divisée entre "ceux qui travaillent et ceux qui jouissent, ceux qui obéissent et ceux qui commandent" ; elle est profondément inégalitaire. Pour instaurer la justice sociale, il faut réconcilier le droit à l'éducation pour tous avec la nécessité pour chacun de contribuer à la vie collective par son travail. Robin est convaincu de l'égalité de tous, et de cette conviction découle l'idée d'éducation intégrale qui reconnaît le "droit qu'a chaque homme, quelles que soient les circonstances où le hasard l'ait fait naître, de développer, le plus complètement possible, toutes ses facultés physiques et intellectuelles".

Pour atteindre ce but, Robin propose un plan d'éducation qui intègre tous les moments de la vie de l'enfant, en s'adaptant au rythme de son évolution. Comme Auguste Comte dont il se réclame, il distingue deux phases : une phase d'éducation spontanée et une phase d'éducation dogmatique dont, comme Comte, il fixe la limite vers 12-14 ans.

Pendant la phase "spontanée", l'enfant est curieux de tout et assimile sans difficultés mille notions disparates, prises " au hasard ", mais il est incapable de fixer son attention sur un objet précis et de l'étudier à fond. On privilégiera donc l'éducation des sens, celle du corps et l'exercice des fonctions intellectuelles. On cherchera aussi à intégrer l'enfant dans la collectivité en jouant de sa curiosité naturelle. La vie en commun est l'occasion de donner une première idée pratique du devoir et de jeter les premiers fondements de la morale.

La phase suivante, dite d'"éducation dogmatique", doit permettre à l'enfant de reprendre les notions qu'il a acquises au hasard de ses découvertes et de les compléter dans un ordre rationnel. La philosophie positive, qui forme la ligne directrice de l'éducation intégrale, gouverne déjà des sciences comme les mathématiques, l'astronomie, la physique ou la chimie.

[3] Christiane Demeulenaere-Douyère, *Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur*, Paris, Publisud, 1994, 478 p., index, ill. Voir aussi *idem*, notice " Paul Robin ", dans M. Cordillot, C. Pennetier et J. Risacher dir., *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, vol. 44, "Biographies nouvelles", Ed. de l'Atelier, 1997, p. 365-369.

[4] Les deuxième et troisième parties paraîtront en juillet-août 1870 et en juillet-août 1872.

D'autres spécialités restent soumises aux grands principes "de l'absolu, des causes premières, des causes finales", mais l'éducation positive que l'enfant a reçue auparavant, doit lui permettre d'aborder ces domaines sans danger. C'est aussi pendant cette période qu'il complétera son éducation par l'étude approfondie d'un ou plusieurs métiers. "Ce sera la terminaison rationnelle de l'apprentissage".

L'éducation intégrale ne vise pas à l'encyclopédisme. Son but est d'ouvrir des voies, de donner envie à l'enfant d'apprendre et à l'adulte de continuer à étudier. C'est l'éducation qui émancipera l'homme, et à ce titre elle sera au centre de la vie de la cité : "L'école est le centre intellectuel qui doit servir de réunion aux hommes de tout âge. Elle remplacera l'église que fréquentent aujourd'hui ceux qui mettent la peur au commencement de la sagesse, elle remplacera le café et l'estaminet que remplit de plus en plus une population blasée et égoïste".

Ferdinand Buisson appelle donc Paul Robin, en 1880, à Cempuis, et c'est dans ce coin reculé de Picardie, et grâce à la bienveillance discrète de Buisson (qui sera membre de la Commission administrative de l'Orphelinat Prévost alors qu'il est directeur de l'Enseignement primaire, ce qui donne une force particulière à sa présence au sein de cette instance), qu'il va pouvoir réaliser, pendant près de quinze ans, une expérience originale et novatrice, qui va en partie lui survivre.

Robin travaille en étroite collaboration avec Ferdinand Buisson, qui le reconnaîtra bien volontiers, en 1894 : " Le directeur [de Cempuis] est un de mes amis intimes ; je le connais de longue date, et rien ne se fait pour l'application de sa méthode sans mon approbation préalable. Je n'ignore rien non plus de ce qui se passe dans cet établissement que je considère comme mon oeuvre personnelle "[5]. Même si le journaliste qui publie ces propos, peut être suspecté de parti-pris, il y a sans doute beaucoup de vrai dans cette " confidence ".

C'est donc avec le soutien de Buisson que Robin met en place à Cempuis une école peu ordinaire, en rupture totale avec la pédagogie et les méthodes alors en application dans l'enseignement officiel.

Cempuis, c'est d'abord une grande famille, où les garçons et les filles de 4 à 16 ans sont élevés ensemble, tout au long de leur enfance, comme des frères et sœurs, selon le principe de la coéducation des sexes. Bien plus, tous ceux qui vivent à Cempuis, non seulement les orphelins, mais aussi le directeur, les maîtres et les employés, avec leurs propres familles, participent à cette communauté familiale. Une communauté qui a ses rites (les représentations théâtrales du dimanche soir, les excursions, les vacances d'été à Mers), ses

[5] *La Libre Parole*, 8 septembre 1894, " Buisson trahi par lui-même ".

fêtes (les mariages, les anniversaires, l'hommage annuel au tombeau du fondateur de l’établissement, Gabriel Prévost), sa vie sociale (les concours musicaux et sportifs).

Robin tente de réaliser à Cempuis le vieux rêve du phalanstère qui avait cours au temps de sa jeunesse. Il essaie de faire vivre l'établissement en autarcie en faisant produire par les élèves une partie des denrées qu'ils consomment, fabriquer leurs vêtements et construire les bâtiments qui les abriteront. Plus encore, sur le plan moral, il y a tentation de substituer la "grande famille de Cempuis" aux familles naturelles des enfants, finalement écartées comme “ dégénérées ”, dénuées de sens moral et corruptrices ; la pratique des "petits papas et petites mamans", où chaque grand élève est responsable d’un plus petit qu’il assiste et encourage, et la création de l'Association des anciens élèves de Cempuis vont dans ce sens.

L'éducation donnée aux enfants est "intégrale", au sens où Robin l’a définie en 1869-1872 : elle prend en compte l'individu comme une globalité, et s'adresse tout à la fois à son corps, à son esprit et à son cœur. Le but est de développer simultanément, de façon équilibrée et harmonieuse, toutes les facultés qui préexistent dans chaque enfant, pour en faire un homme complet et libre.

D'abord et avant tout, à Cempuis, le climat général est à la santé physique et morale et à la gaieté ; on dispose d’une piscine (creusée par les enfants) et d’un gymnase ; on pratique assidûment la marche à pieds et la bicyclette ; la nourriture est saine et provient pour la plupart des jardins de l’orphelinat. Par ces moyens, on s’efforce de transformer des enfants pour la plupart chétifs, issus de milieux urbains défavorisés, en individus heureux de vivre, sains et vigoureux, rompus à la pratique habituelle de l’hygiène et des sports, bons marcheurs et bons nageurs.

Mais plus encore. Il ne suffit pas de fortifier le corps, dont le développement est scientifiquement surveillé grâce à l'anthropométrie. On le perfectionne aussi, en exerçant l'usage des organes de perception et en développant l'adresse manuelle. Par une gradation subtile d'exercices, depuis les travaux frœbéliens pratiqués dans les classes enfantines jusqu'à l'apprentissage professionnel, les enfants sont familiarisés avec le travail manuel, auquel leur origine sociale les destine. Ils sont accoutumés à manipuler différents outils, ils passent d'atelier en atelier et exécutent des travaux divers ; c’est le “ papillonnement ”. A 13 ans, ils sont en état de choisir en connaissance de cause un métier, dont ils font l'apprentissage. L’orphelinat propose divers ateliers : agriculture, travail du bois et du fer, blanchisserie, couture, et surtout un remarquable atelier d’imprimerie. Quand ils sortent de l'orphelinat à 16 ans, les enfants ont tous un métier en mains, et de plus une formation manuelle polyvalente qui les mettra à l'abri du chômage, lié à une trop grande spécialisation.

Sur le plan intellectuel, le but poursuivi n'est pas tant de donner un savoir encyclopédique que d'apprendre à apprendre. Pour cela, on dispense des notions de base, solides, claires et justes, qui permettront à l'enfant de continuer à s'instruire à l'âge adulte. Bien plus, il s'agit surtout de donner l'envie d'apprendre : l'idée dominante de la pédagogie de Cempuis, c'est l'attrait, le plaisir et le jeu. Les méthodes utilisées, bien différentes de celle qu'on rencontre dans les écoles officielles de l'époque, s'appuient sur des traits de caractère propres à l'enfant : sa curiosité, son sens de l'observation, son intérêt pour le concret sont sollicités. Une large place est laissée à son initiative personnelle. Ces méthodes annoncent, sur bien des points, les méthodes d'éducation active développées ultérieurement par Freinet, Montessori et d'autres.

L'enseignement donné à Cempuis se conforme aux programmes officiels. Il doit conduire les élèves au certificat d'études primaires ; la priorité est donc accordée à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et du calcul. Mais, inspiré par les idées positivistes et lui-même de formation scientifique, Paul Robin accorde, dans son enseignement, une place prépondérante aux sciences, sciences exactes comme les mathématiques et la géométrie, ou sciences d'observation comme l'histoire naturelle et l'astronomie. La leçon de choses est au centre de l'enseignement, et les nombreuses promenades qui distraient les enfants sont autant d'occasions d'observations : animaux et plantes, phénomènes géographiques, visites de manufactures… En revanche, les matières littéraires, comme la grammaire ou l'histoire, suspectes de "subjectivité", ne sont abordées qu'avec prudence. Par ailleurs, une très large place est faite aux activités artistiques, surtout au dessin et à la musique dont la pratique intensive marque fortement l'orphelinat : du matin au soir, l'Orphelinat Prévost résonne de chants et de fanfares, et l'orphéon de l'établissement remporte tous les concours musicaux.

Qu'en est-il au plan moral ? Aux yeux de Robin et de ses disciples, la morale n'est pas une science que l'on enseigne, mais un exemple que l'on donne. L'Orphelinat Prévost se présente comme un modèle réduit de société égalitaire, calquée sur la famille naturelle, où tout appartient à tous et dont les membres doivent se convaincre que le bonheur de chacun dépend du bonheur de tous. Ainsi développe-t-on chez les élèves la solidarité, le sens des responsabilités, le sentiment de la justice, la sociabilité en leur confiant des responsabilités au sein de la communauté. Comme sur le plan intellectuel, l'éducation morale vise à éliminer les idées fausses, au rang desquelles Robin range la répulsion vis-à-vis de certains animaux, le vertige …. et l'idée de Dieu. Si l'établissement ne s'affiche pas ouvertement comme anticlérical, il se veut très résolument “ a-religieux ”, en rejetant systématiquement tout enseignement religieux. Autre caractéristique, qui apportera une eau abondante au moulin des

détracteurs de 1894, on n'exalte pas à Cempuis le sentiment patriotique : les chants qu'entonnent si facilement les enfants, parlent surtout d'amour, de paix et de fraternité entre les peuples.

La protection discrète - mais constante - qu'apporte Ferdinand Buisson à l'expérience de l'Orphelinat Prévost, s'étend également aux sessions normales de pédagogie pratique que Robin organise à Cempuis, à partir de 1890. Il s'agit de stages de formation aux principes et aux méthodes de l'éducation intégrale, destinés à les répandre dans les milieux enseignants et à assurer une certaine propagande autour de l'œuvre. Leur annonce dans le *Bulletin officiel du ministère de l'Instruction publique*, qui n'est possible que grâce à la complicité amicale de Buisson, leur confère un statut quasi officiel. De même, en 1894, Buisson propose qu'un résumé de l'exposition que Robin a présentée au Musée pédagogique de la Ville de Paris des travaux de ses élèves et de ses publications, soit reprise pour être présentée de façon permanente avec les collections du Musée pédagogique du ministère de l'Instruction " pour l'instruction des instituteurs et visiteurs ".

On imagine volontiers que l'expérience de Cempuis ne passe pas inaperçue. Après quelques alertes vite apaisées, en 1892 notamment, une nouvelle campagne de presse se déchaîne contre l'Orphelinat Prévost en 1894 : *La libre Parole* d'Édouard Drumont, relayée par *Le Matin*, le dénonce comme un lieu de perversion morale et de subversion sociale. Sur fond d'attentats anarchistes, alors que la République essaie de se rallier les catholiques, le scandale de la "porcherie municipale de Cempuis" débouche irrémédiablement sur la révocation de Paul Robin.

Celui-ci est alors complètement lâché par la haute administration, où il compte pourtant quelques bons amis, et particulièrement Ferdinand Buisson. Mais, à travers Cempuis auquel il s'est souvent identifié – il a déclaré : " Cempuis, c'est moi " -, n'est-ce pas Buisson précisément qu'on cherche à déstabiliser ? C'est la thèse que défendent certains journaux, comme *La Lanterne*[6] : " M. Buisson a été invité à donner sa démission. Cela devait finir ainsi. Les cléricaux n'auraient pas déployé tant d'ardeur et tant d'âpreté dans leur campagne pour obtenir la révocation d'un simple directeur d'orphelinat. […] Les accusations dirigées contre M. Robin ne sont qu'un prétexte et M. Robin lui-même n'est qu'un paravent. Ce que les cléricaux poursuivent, c'est une revanche éclatante sur l'enseignement laïque ; ce qu'ils veulent, c'est la tête de celui qui a consacré sa vie au triomphe de la laïcité et dont le nom personnifie en quelque sorte les lois scolaires de la République, avec leur caractère nettement

[6]*La Lanterne*, 24 octobre 1894. Même idée déjà développée dans *La Patrie* du 16 septembre 1894.

anticlérical […]. La révocation de M. Buisson – car c'en serait une – serait plus caractéristique comme indication de la politique religieuse du cabinet que tous les programmes et tous les discours. Ce serait la désaveu formel, éclatant, de l'œuvre républicaine de ces seize dernières années. " Et quand on accuse Cempuis d'antipatriotisme, c'est encore Buisson qu'on vise, lui dont les prises de position antimilitaristes d'avant 1870 sont bien connues. Ferdinand Buisson lui-même fait cette analyse, tout comme les députés socialistes à la Chambre[7]. Au fur et à mesure que les attaques se font plus pressantes, il est contraint de prendre ses distances avec Robin et Cempuis. Pour sauver la méthode éducative et l'école, il faut sacrifier le directeur, qui est renvoyé le 31 août 1894.

A l'issue de ces péripéties, Robin se détournera de l'action pédagogique directe, pour entamer, à la tête de la Ligue de la Régénération humaine, le troisième combat de sa vie : la propagande néo-malthusienne. Mais, l'authentique expérience d'éducation libertaire, qui s'est faite à Cempuis entre 1880 et 1894, n'a été possible que grâce à la protection et à l'engagement personnel de Ferdinand Buisson. Attention et sympathie qui ne se sont d'ailleurs jamais démenties ; à la Pentecôte 1930 encore, donc bien après ces événements, , pour la célébration du 50ème anniversaire de l'Institut départemental Gabriel Prévost, il fait une courte visite à Cempuis, sa dernière visite.

[7] Intervention d'Aimé Lavy, le 10 novembre 1894.